Désavoué de toute part, Boris Johnson se fait une raison
"Pour vivre heureux...

Le Canard enchaîné

... vivons camouflets !"

Journal satirique paraissant le mercredi

103e ANNÉE – N° 5157 – mercredi 11 septembre 2019 – 1,20 €

Le Théâtre

Pour un oui ou pour un non

(H... ment bien !)

COMMENT rompre avec un ami de toujours ? Mieux vaudrait ne rien dire, tourner le dos poliment, se passer d'explications. H1, au contraire, veut comprendre. Comprendre pourquoi H2, il le sent bien, est en train de s'éloigner de lui. H2 tente de l'en dissuader, à quoi bon parler, ça peut nous entraîner loin... Et c'est bien ce qui va se passer : les mots dont H1 attend qu'ils l'éclairent et l'apaisent ne feront qu'aviver la blessure, faire émerger à la lumière tout ce qu'il aurait mieux valu, peut-être, laisser dans l'ombre.

Créée en 1986, cette courte et saisissante pièce est la plus jouée de Nathalie Sarraute. Elle explore ce qu'on explore rarement dans la vraie vie : tout ce qui sous-jace et qu'on laisse prudemment sous-jacer. Mis en scène par Tristan Le Doze, les deux acteurs, Gabriel Le Doze et Bernard Bollet, sont, chacun dans son registre, parfaits. Gabriel Le Doze est H1 : l'œil qui frise en permanence, à la Robert De Niro, dominateur sans même s'en rendre compte, très libre de ses mouvements, à l'aise, trop. Il exaspère un brin, juste ce qu'il faut. Bernard Bollet est H2 : pieds nus, plus vulnérable, à fleur de peau, sur la défensive, c'est lui le dominé, bien sûr, mais sans doute se sent-il secrètement supérieur. N'en rajouterait-il pas, lui aussi ? Le spectateur passe ainsi son temps à essayer de les deviner, l'un et l'autre. Qui ils sont. Qui a raison ou tort, dans cette histoire indémêlable.

Une histoire qui n'en est même pas une, d'ailleurs. La seule erreur de H1, c'est d'avoir dit à son ami une phrase malheureuse. D'avoir lâché, sur un ton condescendant : *« C'est bien... ça. »* Prétexte tellement ténu, et si maniaquement étudié sous toutes les coutures, que le spectateur rit, rit souvent, rit beaucoup. Pourtant, cette histoire d'amitié qui se déglingue est terrible, d'une noirceur affreuse : mine de rien, Sarraute nous montre à quel point les relations les plus apparemment cordiales peuvent dissimuler des rancœurs, des guerres à mort, au couteau, guerre des rôles et des assignations sociales.

Guerres certes très policées – on est ici dans un milieu bourgeois, cultivé, qui a des lettres, qui cite Verlaine – mais sourdes, terribles. A la toute fin, Sarraute se retient d'aller trop loin, de généraliser, de condamner l'animal humain. C'est Kafka, une tasse de thé au jasmin à la main.

Jean-Luc Porquet

● A la Manufacture des Abbesses, à Paris.